



On dit que c'est la mère qui transmet le *gène*, et qu'après dix, vingt ou cent générations de mariages mixtes, l'enfant d'une mère juive est toujours juif. En principe. Encore faut-il que l'information de sa naissance n'ait pas été perdue en cours de route ou dissimulée, car il est des individus qui n'aiment pas s'encombrer, et sont prêts à tout pour vivre tranquillement, sans se créer plus de problèmes que la vie ne leur en donne déjà. Quelle est ainsi la probabilité, après plusieurs générations, que l'information revienne à la surface? Faible. Qu'elle modifie un destin? Infime. Qu'elle provoque un retour à l'orthodoxie juive? Laissez-moi rire.

C'est aussi ce que je pensais ; mais voilà, je me trompais.

À l'époque, je me trouvais à Cannes. J'avais environ vingt-cinq ans, je venais d'arriver.

Line Canaple ne m'avait pas soufflé la vérité à l'oreille, quelques années auparavant, dans la cuisine aux volets clos de la petite maison des Charmettes où j'avais grandi, à côté de Chambéry ; Guy Canaple ne m'avait jamais parlé de ses recherches généalogiques. J'ignorais que j'étais ce que j'étais. L'aurais-je su, je m'en ficherais.

Sauf que... j'ai toujours eu le goût des voyages.

Nombreux sont ceux qui voyagent, pas seulement les VRP, pas seulement les exilés, pas seulement les apatrides. Nombreux sont ceux qui aiment voyager : touristes, explorateurs, gens du voyage. J'étais de ceux-là.

Cannes au printemps était un enchantement.

Le soleil levait une lumière comme je n'en avais pas connu, une lumière qui inondait la ville de joie. Sur les immeubles, des stores bleus claquaient à chaque fenêtre comme des drapeaux. Au sommet du boulevard Carnot, sur la colline, des pins parasols s'aplatissaient sous le ciel. Des jujubiers en fleurs se dressaient à leurs côtés, et toutes sortes d'arbustes, de plantes grimpantes couvertes de fleurs.

Sur le bord de mer, le printemps naissant soufflait un vent frais. Les promeneurs de la Croisette souriaient derrière leurs lunettes de soleil. Sur la plage du Martinez, des serveurs bruns, gominés comme des Italiens, commençaient à s'agiter. Au loin, sur la côte de l'Estérel, des villas se cachaient dans les genévriers, et en mer, dans le golfe de la Napoule, entre la Pointe de l'Aiguille et l'île Sainte-Marguerite, des bateaux d'une blancheur étincelante flottaient.

Les petites annonces de *Nice-Matin* proposaient du travail. Je fus serveur dans une boîte de nuit à Juan-les-Pins, puis serveur dans un restaurant du quai Saint-Pierre, face au port de Cannes, où je restai deux jours.

Je cherchais du travail, je cherchais surtout l'aventure.

J'avais dans l'idée un grand voyage.

Ce voyage pouvait partir de Juan-les-Pins, dans lequel j'écumai le port, interpellant les gens à bord des bateaux pour savoir s'ils pouvaient m'embarquer. Parmi les yachts amarrés, de toutes les tailles, de toutes les nationalités, quelques-uns battaient pavillon néo-zélandais, mais c'est sur un yacht canadien que ma demande fut prise au sérieux. Le couple, âgé d'une soixantaine d'années, appareillait dans quelques jours pour l'Espagne. Aux commandes du bateau, le pilote était leur seul équipage, auquel on voulait adjoindre une seconde personne pour aider aux tâches domestiques : repassage, entretien, cuisine. La femme me fit visiter le bateau, du *flight-deck*, sur le plancher duquel je n'avais pas le droit de marcher avec mes chaussures, aux cabines. À l'arrière du bateau, en contrebas, elle me désigna *ma* cabine. Quand je la vis, de la taille d'un placard à balai, j'y vis beaucoup de choses : l'ennui, la claustrophobie, les disputes avec le couple, sans autre échappatoire possible que se jeter à la mer ou les plaquer en port d'Almazora, Benidorm, Alicante, Almeria. De toutes les façons, le couple n'était pas d'accord sur un point : le Canadien aurait préféré une étudiante, et l'affaire en resta là.

Je fus réceptionniste de nuit dans un hôtel, à Cannes, sur le boulevard Carnot. Il n'était pas très loin de l'endroit où j'avais trouvé une chambre. J'y restai cinq mois, que je passai sur le toit, la nuit, à contempler Cannes endormi, ses immeubles, ses myriades de fenêtres allumées, ses feux d'artifice, ses fêtes lointaines où des projecteurs balayaient la nuit comme les rayons de la défense antiaérienne à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. J'écoutais Kiss FM en regardant des gens endormis dans leur maison, j'écoutais le silence, et quelque chose de plus sourd en dessous, la nuit, quelque chose que j'entendais clairement mais qui ne disait pas son nom, comme des os qui poussaient.

À Cannes, vers la fin de l'été, les fruits d'un arbre à vessies, un baguenaudier, étaient tombés sur le trottoir. Collées au sol par une averse, les gousses membraneuses étaient encore gonflées d'air. On aurait dit quelque chose de vivant ; les passants faisaient attention à ne pas marcher dedans.

Au matin, je les évitai moi aussi, mon sac de voyage à la main, avant de prendre le bus qui descendait le boulevard vers Monoprix et vers la gare. Je venais de passer plusieurs mois dans mon hôtel, je cherchais une nouvelle destination. Je m'étais donné le choix entre Santiago du Chili, pourvu de l'attrait des destinations lointaines, et l'Europe de l'Est, qui avait le charme des ciels bas, des maisons basses, comme celles de la Nowy Świat, à Varsovie, les « Champs-Élysées polonais », tu parles !

Ce fut la Pologne, parce que le złoty était bon marché !

(à suivre)

Voyage de l'un à l'autre d'Isaac Becker, © Dreidel, 2011.